

Commentaires

Number 15, October–November 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20229ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1984). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (15), 74–77.



FIN DE SIÈCLE

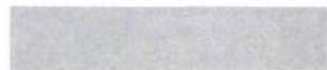
Bézian
Magic Strip, coll. Modern Steel, 1983

Quatre faux dialogues isolent jusqu'à la mort quatre romantiques enfermés dans leur monologue intérieur. De la phthisie aux putains, en passant par la pédophilie ou le spiritisme, chacun des choix thématiques resserre un peu plus l'articulation des noirs et des blancs jusqu'à l'invasion finale de l'obscurité. Indépendamment des quatre histoires racontées, les planches suivent une progression claire-obscur. Au début, les aplats noirs équilibrent un dessin à la plume fine et laissent le temps d'apprécier le foisonnement du décor qui décrit l'ambiance et l'esthétique fin de siècle. Au passage on note l'influence écrasante mais bien assimilée de Tardi. En fin d'album, toute l'histoire se passe à huis clos, de nuit, à la lueur de bougies. Les blancs de la page sont devenus de minces filets ou des espaces exigus.

Chacune des histoires campe le mal-être d'un homme en des termes que le mouvement romantique a rendu typiques. Bézian cite Verlaine, Mauclair, Mallarmé mais aussi Pathé, les symbolistes, Toulouse-Lautrec, etc. La fin de siècle débordé de quelques années mais offre au dessinateur une matière qu'il utilise avec une efficacité remarquable. Plus le spleen ou la folie du personnage central s'accroît, plus sa con-

ception du monde désabusée, narcissique, l'enferme dans le discours sur soi et renvoie les personnages secondaires à leur support de papier. La force de Bézian est dans la manière dont les signes dessinés arrivent à transmettre ses intentions d'auteur. La partie écrite finit d'articuler l'ensemble tout en étant très cohérente. Bézian évoque les romantiques sous leur aspect le plus macabre. On se demande quel rôle exact remplit la soeur de l'un d'entre eux: elle incarne le bon sens qui l'emporte puisque son frère meurt d'une crise cardiaque. Mais on a appris qu'elle avait empoisonné leur père. Les propos coercitifs de l'album se terminent sur une note d'ambivalence qui contrebalance un tant soit peu le cloaque terminal.

Catherine Saouter Caya



À LA RECHERCHE DE SIR MALCOLM

Floc'h et Rivière
Dargaud, 1984

L'aventure du *Titanic* est devenue, avec le temps, une tragédie mythique aux multiples significations: exemple, la folie des ambitions humaines contre les forces de la nature. Soixante ans après sa première et dernière traversée, le célèbre paquebot que «Dieu lui-même ne pourrait pas faire couler» (*dixit son capitaine*) alimente les fictions les plus diverses. Le duo Floc'h et Rivière propose avec *À la recherche de Sir Malcolm* une variation d'un esthétisme raffiné autour du *Titanic*.

À Londres en 1952, Francis est obsédé par l'image de Sir Malcolm, son père, ambassadeur de la Grande-Bretagne à Washington, qui a péri quarante ans plus tôt dans le naufrage du *Titanic*, et sur lequel certains doutes ont pesé: était-il un espion allemand? En cette soirée d'hiver, Francis a le scotch lourd et le souvenir facile: sa rêverie recrée l'atmosphère de la traversée qu'il a



faite, enfant, en compagnie de son père et de sa cousine Olivia. Mais est-ce que tout ça est bien vrai?

Au fil de l'album, les auteurs se sont amusés à multiplier les pistes tout en égarant le lecteur. Et, en fait, on ne saura pas vraiment quel est le mystère de Sir Malcolm: il s'agit là d'une longue rêverie sur les pièges de l'imaginaire, où le scénario de Rivière permet à Floc'h (le plus britannique des dessinateurs français!) de construire des décors raffinés aux couleurs brillantes et des personnages aux vêtements élégants, grâce à un trait d'une grande clarté, un trait qui rend hommage aux grands maîtres Hergé et Jacobs. À lire au coin du feu dans une luxueuse robe de chambre, en se désolant que l'Empire ne soit plus ce qu'il était...

Paul Cauchon



LA SOUPE AUX CADAUVRES
Foerster
Fluide glacial, 1983

L'APPEL DU FOSSOYEUR
Foerster
Fluide glacial, 1984

À la différence des authentiques amateurs de bande dessinée, je n'ai jamais eu la patience de pratiquer les revues parce que la formule du feuilleton me casse les burnes, comme on lit

dans les bulles. Il y a pourtant un auteur que je me hâte de lire en revue: Foerster. Dès que *Fluide glacial* réussit à traverser le fluide atlantique, je mélange le Foerster nouveau à mon café du midi. C'est que Foerster ne fait pas dans le feuilleton: il serait plutôt nouvelliste de bédé comme Tardi, Sokal et Comes sont romanciers, plus précisément nouvelliste fantastique comme le laissent clairement entendre les titres des trois recueils parus à ce jour: *Certains l'aiment noir*, *La soupe aux cadavres* et *L'appel du fossoyeur*.

L'intention fantastique ne finit pas avec le titre, elle préside à cette comédie humaine que peuplent un *has been* ventriloque, un éleveur de puces savantes, un bossu amoureux d'une soprano lyrique, un souffre-douleur affligé d'un perpétuel sourire benêt, un homme-tronc dûment bardé d'épingles de nourrice et d'autres personnages du même acabit, tout cela servi dans des mises en situation qui ne demandent qu'à tourner de l'oeil: l'adultère, la lotto, la vengeance, l'éthylisme, les maléfices, les conspirations, etc.

Sans doute pareil programme, s'il n'était ponctué d'humour (Foerster l'aime noir, faut-il le préciser) pourrait sembler un peu trop classique à des lecteurs qui ont été gâtés par la bédé des quinze dernières années (et Foerster n'a rien d'un innovateur, quelque plan que l'on considère). Il arrive toutefois que la distorsion, le dérèglement qui rend soudainement la normalité caduque, chez les fantastiqueurs, se traduit ici par une diffraction optique très intéressante quand l'auteur va chercher plus loin que les monstres (encore qu'il compose parfois de beaux tableaux dans la lignée de Richard Matheson, du Matheson des années cinquante). À l'aide de plongée et de contreplongée, de jour et de contrejour, il joue du noir et blanc quasi avec rudesse (il n'est d'ailleurs jamais aussi efficace qu'au moment où il rompt avec



le gris), incurve les perspectives, trace des gros plans violents, traquant et l'ombre et la proie dans des couloirs, des soupentes ou des chambres qui doivent sentir le camphre. J'aimerais pouvoir citer la dernière case de la planche 5 de «Chambre 206» (*La Soupe aux cadavres*, p. 9), case dans laquelle Jules Henri Maxence d'Empereur, dit «La voix qui vole», en pyjama rayé, l'oeil vitreux, doit franchir le treillis noir et blanc de la lumière lunaire sur le plancher d'un couloir vitré, pour dire que c'est dans cette rigueur presque expressionniste (que les couvertures n'annoncent pas) que le langage de Foerster me semble atteindre à la puissance.

Gilles Pellerin

confronte en cherchant à se définir. Mais cette confrontation rend compte de l'évolution de la série: du personnage de détective privé plongé dans des aventures policières, Sinner est devenu un être blessé et torturé, qui a passé sa vie à apprendre la solitude, et dont les aventures servent de cadre à une mise en scène baroque et symbolique de l'Amérique contemporaine. Il apparaît maintenant et plus que jamais en quête, en quête de son identité (toute enquête policière est disparue et Sinner est même arrêté pour tentative d'assassinat sur un flic), en quête de ses racines (il va visiter son vieux père qui tient un motel minable dans le Maine), en quête d'un avenir possible (il apprend l'existence de sa fille Cheryl, que lui a donné une femme qu'il a beaucoup aimée des années auparavant).



ALACK SINNER/ RENCONTRES Munoz et Sampayo Casterman, 1984

Allons-y dès le début d'un jugement péremptoire: l'oeuvre de Munoz et Sampayo est une des plus fortes et des plus originales de la bande dessinée. Et tant pis pour ceux qui ne la connaissent pas encore...

Pour en prendre connaissance, *Rencontres* n'est cependant pas l'introduction idéale: c'est un album fortement connoté dans lequel Alack Sinner croise de nombreux personnages rencontrés auparavant et s'y

Sinner évolue dans un monde éclaté où Munoz et Sampayo introduisent des signes multiples de la société américaine. — Signes graphiques pour la plupart, qui viennent constamment déséquilibrer la continuité du récit. Mais ce déséquilibre n'est qu'apparent: il y a là une profonde unité symbolique entre un récit qui avance et recule par sauts, suivant une stratégie de camouflage, et un système graphique qui utilise les traits et les masses pour tantôt dévoiler (avec des contours d'une grande pureté),

tantôt camoufler (avec des masses noires qui noient le décor).

Il faudrait parler aussi de cet humour aiguisé, de cette constante critique sociale, de la vision du monde burlesque et tragique qui imprègne ces deux auteurs sud-américains... Une oeuvre magnifique, pleine de passions et de beautés, comme un blues lancinant qui ne cesse de hanter le lecteur.

Paul Cauchon



LE TRANSPERCENEIGE Lob et Rochette Casterman

De sa série «Edmond le Cochon», le dessinateur Jean-Marc Rochette n'a conservé ici que l'art de souligner la bestialité du visage. Quand au scénariste, Jacques Lob, des «Dossiers Ovnis» chez Dargaud et une collaboration suivie avec Druillet, l'ont depuis longtemps consacré parmi les spécialistes de la bande dessinée de science-fiction. *Le Transperceneige*, fruit de leur collaboration, fait en sorte de domestiquer l'originalité graphique du premier, mise au service d'un solide scénario, dans la tradition d'une science-fiction française au regard très social. C'est d'ailleurs ce que promet la collection «Romans à suivre» que Casterman a mise au service d'une b.d. qui éclate du cadre étroit des cinquante pages traditionnelles.

Le résultat ne manque pas d'impressionner même si l'on peut être rebuté par un dessin tenu en laisse, quoique efficace. Un monde figé par le froid, suite à l'éternelle folie des dirigeants qui ont déclenché le cataclysme. Ne subsiste qu'une réduction de société en vase clos, à l'intérieur d'un train animé par sa propre énergie et condamné à rouler pour l'éternité. À bord, la stupidité humaine recrée les mêmes erreurs, les injustices sociales, le clivage riche-pauvre débou-

chant sur la lutte des classes. Qu'arrivera-t-il alors lorsqu'un habitant des «tiers-wagons» parviendra à rejoindre les voitures des dirigeants?

Un voyage dans un train devenu univers. Voilà de quoi élargir l'attribution symbolique de la noble machine et qui fait de *Transperceneige* une des bonnes parutions de ces derniers mois.

Bertrand Côté

LOUIS LA GUIGNE Dethorey et Giroud Glénat, 1982-84

Louis Ferchot a trente ans en 1921. Il a vécu la guerre de 14 dans les tranchées; mutiné de la mer Noire, il a passé quelques années au bagne de l'île du Diable. Ouvrier, il a une solidarité de classe avec les pauvres et sympathise avec les anarchistes. L'argument des deux histoires est l'affrontement de la bourgeoisie corrompue, enrichie par la guerre, et de la classe ouvrière récemment urbanisée, précipitée dans le rythme des technologies nouvelles. Le héros est mêlé à de sombres histoires de politiciens véreux, d'ambassadeurs dont l'étiquette camoufle un réseau de prostitution. Chaque tome met en scène un conflit social dans le contexte parisien des années 20. La documentation est riche et rigoureuse. Le ton y est: les auteurs citent

BANDES DESSINÉES

commentaires



Maurice Chevalier, *Knock* de Jules Romain, etc. Le dessin est évidemment réaliste, expressionniste sans excès avec un côté «mangeurs de pomme de terre» à la Van Gogh qui n'est pas sans charme. Il y a une certaine désuétude dans le discours politique des auteurs. L'opposition bourgeoisie corrompue/classe ouvrière en mutation est connue et a servi à d'autres fins qu'à la réalisation de planches de BD.

Un certain idéalisme socialiste transparait dans le travail. En 1984, on est habitué à davantage d'ironie, de grincements de dents et surtout de fatalisme. Il n'est pas inutile de rappeler que l'Histoire a parfois suggéré aux sociétés de se prendre en charge.

Catherine Saouter Caya

LES MÉTAMORPHOSES DE TINTIN

Jean-Marie Apostolidès
Éditions Seghers, 1984

À la lecture des *Aventures de Tintin*, on devine facilement que derrière l'apparente simplicité du style d'Hergé s'entrecroisent de multiples réseaux de sens. Aux études qui pullulent depuis quelques années (dont certaines non exemptes de prétention) s'ajoute maintenant ce nouveau texte. Jean-Marie Apostolidès (j'ignore les activi-

tés de ce monsieur dans la vie!) utilise un appareil critique imposant pour proposer une lecture dynamique de toute l'oeuvre d'Hergé.

Utilisant une approche tantôt historique, tantôt structuraliste, tantôt métaphysique (faut le faire!) et surtout psychanalytique, Apostolidès nous démontre comment Hergé, en ré-écrivant et re-dessinant sans arrêt ses premiers albums, s'est chargé de sortir Tintin de l'Histoire pour le changer en mythe. L'auteur a divisé l'oeuvre d'Hergé en trois périodes. D'abord l'époque Tintin: le héros incarne des valeurs de droite dans un univers absolu divisé entre le Bien et le Mal. Tintin est un enfant sublimé. Puis, c'est l'époque Haddock: l'arrivée du capitaine permet de relativiser le rôle de Tintin et de le faire passer à l'âge adulte; la quête du Père (incarné par Tournesol) prend toute la place. Finalement c'est l'époque Séraphin Lampion: Tintin s'est donné une famille (espace privé) qui doit se défendre sans arrêt contre l'intrusion de l'espace public. L'univers de Tintin, maintenant relativisé complètement, est un univers de spectacle, constitué de signes qui se renvoient sans cesse à eux-mêmes.



Certaines observations de l'auteur sont étonnantes, lors-

qu'il analyse par exemple les différents rêves dessinés par Hergé. On y apprend que la peur de la castration est une constante tout au long de la série; on côtoie une «scène primitive» dans *Les cigares du Pharaon*; on remarque comment, entre autres par le symbolisme du champagne et du vin rouge, s'exprime l'homosexualité latente d'Haddock et de Tintin, ainsi que la peur du sang chez ce dernier...

On peut sourire à certaines conclusions audacieuses d'Apostolidès, mais ça demeure un livre passionnant et très érudit. Pour bien l'apprécier, une bonne connaissance de chaque album est cependant essentielle. Et notre lecture de Tintin ne sera jamais plus la même, ce qui illustre bien la force de cette analyse.

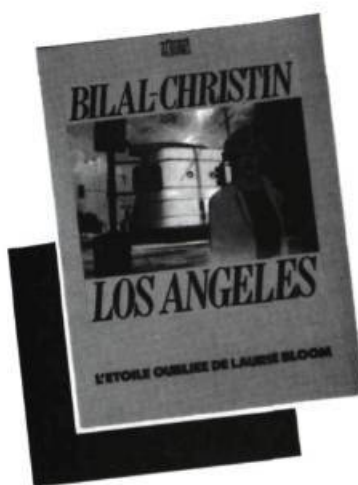
Paul Cauchon

LOS ANGELES. L'ÉTOILE OUBLIÉE DE LAURIE BLOOM

Enki Bilal et Pierre Christin
Autrement, 1984

La revue *Autrement* n'en est pas toujours une. En effet, en parallèle aux numéros thématiques (un des plus récents a été le controversé mais très populaire *Québec: histoire de chums et de grands espaces*, on se livre chez *Autrement* à d'autres formes d'édition, dont la nouvelle collection «Albums». L'honneur de l'inaugurer et, à toutes fins utiles de la définir, est revenu à Enki Bilal et Pierre Christin. Le choix n'est pas trop mauvais, direz-vous.

Le titre *Los Angeles* s'inscrit dans la lignée de ces reportages polyphoniques auxquels *Autrement* s'est souvent livré (New York, Paris, Berlin, Hong Kong, Californie). Par ailleurs le nom des compères Bilal et Christin renvoie à la bédé (l'inoubliable *Partie de chasse*, entre autres). Et pourtant, ces deux préalables pour-



raient bien n'être que des fausses pistes car il ne s'agit ni d'une bande dessinée ni d'une monographie urbaine mais d'un récit illustré sous-titré (et c'est cela qui compte) *L'étoile oubliée de Laurie Bloom*. C'est donc dire qu'on en ressort avec une connaissance de L.A. pas plus grande qu'après avoir suivi les Olympiques ou regardé *Quincy* ou l'une de ces interminables séries dans lesquelles des flics sauvent un orphelin d'une main et descendent un pégriot de l'autre. D'autre part, le décryptage très français de la ville des anges reste parfois à court, de ce côté-ci du mythe. Mais, gee, quel roman! Pierre Christin s'acquitte magnifiquement des contraintes qu'impose ce genre hétéroclite qui fond dans la fiction et ses nécessités dialogiques la matière plus froide du reportage, du documentaire toponymique. Le traitement iconographique est à l'avenant et c'est de lui que vient le coup de foudre qu'on éprouve pour Laurie Bloom et son regard éteint. Des photos noir et blanc constituent la matière première que Bilal recadre avant de lui superposer des personnages (gouache, encre de Chine, crayon) et de maquiller les décors (gouache, rehauts d'encre) pour leur donner ces illusions de volume devant lesquelles j'avoue perdre tout sens critique.

Gilles Pellerin

commentaires

L'ÎLE D'OUTRE-MONDE

F. Walthéry et Will
Wastherlain
Dupuis, 1984

Que tous ceux qui ont détesté Natacha se précipitent sur cet album: c'est le meilleur de la série. Il est en soi excellent bien qu'il soit préférable d'avoir lu les précédents pour mieux le savourer.

Un pyromane met le feu à l'avion de Natacha: il faut amerrir d'urgence. Le pyromane met le feu au filin qui raccroche le bateau de sauvetage de Natacha et Walther aux autres: il va s'échouer sur une île déserte. Les héros passent plusieurs mois sur l'île avant qu'un bateau ne les retrouve. Le pyromane met le feu au bateau: tout le monde se retrouve sur l'île pour une nouvelle robinsonade.



Les sept premières planches réservent la première surprise. Les deux premières forment la séquence de l'amerrissage, qui commence sur un avion déjà en flammes. Les cinq suivantes reprennent les événements au décollage puis re-racontent l'amerrissage. Une vignette est répétée deux fois pour établir la jonction. Pareille complexité est exceptionnelle dans ce type de BD. On ne la retrouve plus par la suite mais elle sert d'avertissement: les héros vont vivre autre chose. La vie au grand air, loin

de tous et de tout, ne va surtout pas être l'occasion d'une lune de miel. L'île d'outre-monde est un enfer où ils auront peur, où ils connaîtront l'un après l'autre des crises de larmes, de colère, d'hystérie, de panique. Ils auront des insouciances de civilisés et des maladresses de citadins. Ils vont, en toute humilité, lutter pour survivre. Natacha attrapera même des puces! Un crescendo d'une rare violence leur fera tirer à la mitraillette et lancer des grenades. La réapparition du pyromane à la toute fin est un gag de BD typique et, dans les circonstances, de très mauvais goût. Sans compter le clin d'oeil des auteurs aux poncifs habituels de série. Mais à lire, vraiment.

Catherine Saouter Caya

NOUVEAUTÉS

Du sang dans les groseilles

Lax-Aubrun
Glénat

Le bois d'ébène

F. Bourgeon
Glénat

Le reflet

Y. Hasse et M. Renier
Éd. du Miroir

Le Dieu jaloux

Cadello/Jodorowski
Les Humanoïdes associés

Provision d'humeur

Quino
Glénat

Les mâles

Hoviv
Jupile

Odile et les crocodiles

Chantal Monttelier
Les Humanoïdes associés

Achille Talon: À bout portant

Greg
Dargaud

Isabelle

Servais
Éd. du Lombard

Elless Nut l'incorrigible

N. Viau et Y. Perron
Ovale

Fraude électrique

F. Benoît et R. Simard
Ovale

No man's land

Cossu
Les Humanoïdes associés

éditions
d'acadie

GEOGRAPHIE
DE LA NUIT
ROUGE
GERALD LEBLANC

éditions
d'acadie

48 pages \$6.00

Film
d'amour
et de
dépendance

Chef d'oeuvre obscur



éditions
d'acadie

France Dagle

120 pages \$7.50

Nos livres sont distribués
au Québec par
DIFFUSION PROLOGUE
2975, rue Sartelon
Saint-Laurent, QC H4R 1E6
Tél.: (514) 332-5860